

La Maison-Dieu, 231, 2002/3, 7-17

LUC PAREYDT

L'HOMME ET LE TEMPS : « DANSER DANS LES CHÂÎNES »

NOUS, LES HUMAINS, avons toujours eu de gros problèmes avec le temps. Hier comme aujourd'hui. Si des accents particuliers à cette relation compliquée émergent aujourd'hui dans une nouvelle culture et dans de nouveaux styles de vie, l'expérience du temps reste une épreuve et il y a fort à parier qu'elle le restera longtemps encore ! Comme dans toute épreuve, nous sommes confrontés à la purification, invités à un cheminement plus ou moins douloureux vers la vérité et la liberté. Comme le disait Nietzsche : « Il faut danser dans les chaînes »... Le philosophe utilisait cette image pour évoquer justement les rapports de l'homme au temps.

Les chaînes. La danse. Deux images contradictoires s'il en est ! Les rapprocher, les nouer est audacieux, à la mesure même du défi que nous oppose le temps. S'il n'y avait que les chaînes, ce serait le désespoir. S'il n'y avait

Luc PAREYDT, s.j., est professeur de philosophie au Centre Sèvres – facultés jésuites de Paris. Il est secrétaire général adjoint du Forum des Communautés chrétiennes. En rapport avec le thème de cet article, il a publié un livre : Génération en mal d'héritage, Paris, Assas-Éditions, 1993.

que la danse, ce serait l'illusion. Les chaînes et la danse, c'est notre tâche humaine. Notre relation au temps, qui figure notre mort, est travaillée par ces deux représentations : prison et liberté. Si la logique du temps nous échappe et contraint notre liberté, nous savons bien aussi que notre désir est d'inscrire notre marque dans le temps, d'y forger notre identité personnelle et collective, d'y inventer nos appartenances et d'y risquer nos croyances. Car, ainsi, le temps peut devenir l'histoire.

À l'articulation de ces deux voies du manque et du désir, qui s'entrecroisent comme à un carrefour, se tient la décision la plus nodale de nos vies. Que faire avec une contrainte ? Comment se débrouiller avec un appel ? La décision requiert solitude, relation et lumière. Chacun est seul devant ces interrogations que les expériences et les événements heureux ou douloureux de la vie viennent creuser. Mais nous ne pouvons rester uniquement seuls devant ces questions qui donnent le vertige. D'où nous viendra donc un peu de lumière ? Du plus intime de nous-même, de l'échange avec d'autres en pleine terre humaine, de la foi qui nous indique un chemin sans nous y contraindre ? Ainsi pouvons-nous tenter de donner du sens au temps : en nous tenant devant les questions qu'il suscite sans vouloir obtenir les réponses certaines et absolues qu'il ne nous apporte pas. À se tenir ainsi, à camper dans les interrogations, peut-être pouvons-nous sentir la grâce du consentement à vivre : contraints dans nos limites, mais libres sur notre territoire.

Une inquiétude et un désir

L'expérience quotidienne nous renseigne suffisamment sur l'implacable logique du temps dont nous ne pouvons choisir ni la direction, ni la « vitesse », ni le contenu.

Nous pourrions bien risquer des interprétations (le temps n'est qu'une illusion), nourrir l'imaginaire (je ferme les yeux et le temps s'arrête), convoquer les métaphysiques les plus subtiles (le temps ne serait-il pas « l'image mobile de

l'éternité immobile », comme le dit Descartes ?), le « fait » du temps s'impose comme un donné massif autour de nous (les jours qui s'écoulent, le calendrier qui s'égrène), en nous (on devient chaque jour plus vieux, dès le jour de sa naissance, et notre « horloge » interne nous impose des rythmes contre lesquels nous ne pouvons être vainqueurs, même si une alliance avec eux peut nourrir une « sagesse ») et entre nous (le temps impose sa limite aux relations, le vécu du temps n'est pas le même pour les uns et pour les autres, et nous ne pouvons ni prolonger ni raccourcir le bonheur ou le malheur que des relations suscitent).

Avec ce temps-là, nous entretenons donc une relation paradoxale, préoccupante et exaltante tout à la fois. Sans lui, aucun possible ne serait : faire des choses, risquer des projets, vivre l'amour, prendre sa place... Avec lui, à cause de lui, nous sommes constamment affrontés à la frustration de nos désirs : ce que je voudrais faire et être est « cadré » par cette indépassable logique qui martèle son pouvoir à tout instant, à chaque seconde, à chaque heure et chaque jour. Préoccupation qui, à certains moments, peut devenir inquiétude, à d'autres, angoisse voire terreur : pourrai-je faire ce que j'ai à faire ? Pourrai-je vivre ce que je souhaite vivre ? Aurai-je le temps d'être ce que je veux être ? Ceux que j'aime pourront-ils réaliser ce que je souhaite pour eux ? Pourquoi ce dont j'avais projeté la réussite en investissant les moyens les plus efficaces se termine-t-il en échec ? Désir et crainte se côtoient et s'expriment dans des mots, des expressions, une grammaire et une langue (française en tout cas) qui ont intégré cette temporalité dont on doit user pour se faire comprendre : passé, présent, futur. Ce qui n'est plus. Ce qui passe. Ce qui n'est pas encore. Aucun des trois « temps » n'est saisissable : le présent ne cesse de passer au passé et il n'est pas encore ce qui va advenir. Et pourtant, telle est notre condition : vivre au présent, en ce passage fugace et fugitif où tout s'inscrit et où tout s'efface.

L'épreuve du temps : consentement et volonté

Sont éprouvantes, en terre humaine, ces situations dans lesquelles domine la contradiction, mais où nous ne pouvons rien lâcher sans nous perdre. Ainsi de la vie et de la mort qui caractérisent nos existences et dont le temps vient nous rappeler sans cesse l'alternance. Nous ne sommes ni éternels (« On peut mourir de se croire immortel » disait aussi Nietzsche) ni déjà morts. Nous allons vers la mort, inéluctablement, en tentant d'être vivants, assurément. *Consentement à la finitude. Volonté d'écrire sa vie.* Deux requêtes fortes en notre temps. Elles sont souvent dissociées l'une de l'autre alors que la voie est peut-être de réapprendre à les conjuguer.

Consentement à la finitude

Attitude difficile au temps du souci de la maîtrise. Techniques, recherches diverses, analyse des procédures, amélioration de la rentabilité, raffinement de l'efficacité, programmation du meilleur, enfant « à la carte », gestion du stress, occultation du vieillissement... tout nous montre combien nous craignons la fuite du temps qui, malgré tout, continue de nous échapper, comme hier. Nous serions prêts à franchir les limites de l'éthique la plus élémentaire pour fuir le déterminisme du temps, pour « gagner du temps », pour ralentir le temps, pour l'accélérer ou l'immobiliser. Rien n'est plus insupportable que d'être marqué du sceau de la nécessité inscrite jusque dans notre chair. Il est scandaleux de naître sans l'avoir choisi, il est scandaleux de vieillir sans en commander l'apparence et les effets, il est scandaleux de mourir sans avoir décidé ni de la forme ni du moment. Il est insupportable de ne pas obtenir « tout, tout de suite » ; il est intolérable de ne pas aimer ou de ne pas haïr au moment même où on le ressent ; il est insoutenable que le temps de l'autre ne soit pas mon temps alors que nous vivons l'un et l'autre dans le même temps ; il est

insensé que les frustrations viennent contrarier les besoins, les pulsions et les sensations que nous aimerions commander comme dans une logique « presse-bouton ». Consentir, c'est accepter l'inacceptable, être victime. Mieux vaut la révolte, au risque qu'elle me détruise en m'enfermant dans l'illusion de la toute-puissance, dans le fantasme d'un présent éternel, dans l'imaginaire d'une existence qui ne tiendrait que dans la succession des instants (le « zapping »). Mieux vaut la violence envers soi-même (dépression, anorexie, boulimie...) que l'obéissance sage et apaisée à un corps qui peut beaucoup mais ne peut pas tout, à une raison qui peut comprendre bien des choses mais ne peut pas tout savoir, à une affectivité qui peut aimer mais ne doit ni ne peut absorber tout ce qui l'entoure, à une sexualité qui peut inventer les plus pures merveilles, mais devient un enfer pour soi et pour l'autre lorsqu'elle ignore la différence des sexes, une différence qui est comme la marque du temps implacable et créateur dans notre chair. Difficile consentement. Mot mal compris sans doute, parce que peu de témoins qui en savourent les fruits savent en transmettre le récit autrement qu'en parlant d'ascèse, de renoncements ou de jeûne. Consentir n'est pas abandonner, se soumettre, s'effacer. Consentir est reconnaître le territoire dont on dispose, ni plus ni moins, et cesser de toujours regarder chez l'autre, dans le ciel, ou sous terre, comme si pouvait se trouver là le secret de l'éternité. Et si l'éternité était chez moi ?...

Volonté d'écrire sa vie

C'est possible malgré le temps, grâce au temps. Il limite, il différencie et par là même il permet, il autorise. Il n'est pas uniquement la figure du pouvoir, il est aussi la métaphore de la création. Il m'invite à être chez moi, me permettant ainsi de me repérer lorsque je vais chez l'autre, premier pas vers le respect, première garantie contre la barbarie. Nombre d'auteurs de la tradition philosophique et spirituelle ont ainsi montré judicieusement le lien entre le

cadre du temps et celui de l'espace. Ne mesure-t-on pas d'ailleurs le temps grâce à l'espace (la montre, les horloges...) en se donnant une convention (la vitesse de déplacement d'un mobile sur un support matériel) qui atteste tout à la fois l'impossible saisie du temps et sa nécessaire mesure, en assurant ce qui est possible et ce qui ne l'est pas ? L'espace figure le temps sans l'abolir, il nous en donne une représentation utilisable pour mesurer ce que nous pouvons et ne pouvons pas faire, pour marquer les différences, pour définir les territoires et nous autoriser ainsi à les habiter et à faire preuve d'hospitalité. En nous assignant une identité, le temps nous limite rudement, mais il nous permet de vivre sans être toujours pris dans les rets de l'angoisse, dans les affres de l'abandon ou les supplices de la jalousie. Alors peut vraiment surgir le désir de faire de sa vie une œuvre, le goût de rencontrer l'autre, la joie de « danser dans les chaînes »... Rien ne serait plus infernal que de « vivre » dans un éternel présent, sans limites, sans repères, sans autre, dans l'illusion de l'instant qu'aucun commencement ni aucune fin ne mettrait en relief parmi d'autres moments. L'ennui à l'état pur !

La jouissance de la mémoire

L'ennui est justement bien un symptôme majeur dans notre temps. Sans doute est-il le reflet d'une difficulté à sortir de l'illusion selon laquelle nous pourrions vivre un éternel présent. L'angoisse est aussi une pathologie largement répandue de tous côtés. Sans doute doit-on y voir la difficulté à consentir à notre finitude. Illusion. Refus. Nous sommes ballottés entre deux violences aussi stériles et destructrices l'une que l'autre. Elles ont d'ailleurs partie liée : nous savons bien qu'à cultiver, plus ou moins consciemment, l'illusion de l'éternité, nous entretenons en nous l'angoisse si particulière de la dénégation, de la tromperie faite à soi-même.

L'éternel présent. Sa fiction peut nourrir, et de fort belle manière, l'intuition des poètes et des artistes, mais elle

détruit si elle prétend remplacer le réel. Le réel n'est pas l'éternel présent, mais la mémoire. La fantastique capacité humaine à relier les divers moments d'un temps qui s'échappe sans cesse. Pas simplement le souvenir, qui n'est de la mémoire que l'un des ingrédients. La mémoire réduite aux souvenirs nous fait courir le risque du passéisme : enfermer le temps dans ce que nous puisons du passé pour le mettre sous verre. La vraie mémoire est vivante, elle est une tradition, une « reliure » de nos existences tramées par le passé, tendues vers l'avenir, situées au présent. Un lien qui permet, sinon de répondre à trois questions, tout au moins de se les poser : d'où est-ce que je viens ? Où est-ce que je suis ? Que vais-je projeter ? Deux questions qui se conjuguent l'une l'autre : comment savoir mieux où je suis, si je ne sais pas clairement d'où je viens ? Comment me projeter dans l'avenir, sans m'adosser à un itinéraire passé et à un enracinement d'aujourd'hui ? Comment « revenir » sur le passé, si je suis aujourd'hui perdu et tant incertain face au futur ? Grande angoisse d'aujourd'hui : comment tenir, dans nos vies individuelles et collectives, le « fil de la mémoire » qui est aussi celui de la transmission entre les générations, de la transmission des valeurs, du sens et de la foi ? Comment relier nos vies d'autant plus que le monde est plus incertain, plus improbable, moins sécurisé qu'il ne l'était il y a quelques années ? Le temps naturellement opaque se fait culturellement plus menaçant encore.

Comment soigne-t-on la mémoire ? Par de grands artifices ? Grâce à des stratagèmes plus ou moins magiques ? Grâce à des thérapeutiques subtiles et plus ou moins ésotériques ? Il semblerait que beaucoup y croient aujourd'hui, comme on achèterait la confiance au supermarché des recettes. Et si l'on en venait une fois encore aux choses simples... On relie sa vie, on se fait une mémoire à l'aide du récit. Le récit quotidien de ceux qui vous ont engendré. D'autant plus essentiel au temps des filiations improbables et des familles « recomposées » dans lesquelles bien des jeunes ne savent pas très bien d'où ils viennent et ne trouvent guère leur identité sexuée, affective, relationnelle, sociale. Le récit amoureux, reconnaissant, de ceux qui ont

décidé un jour qu'un enfant « commence ». Raconter cette jouissance à un enfant auquel on a voulu donner la vie, c'est permettre qu'il s'instaure dans le temps en l'habitant par lui-même, à son tour et à sa manière : autonomie. Raconter qu'on a voulu mettre au monde, offrir au temps un enfant particulier, singulier et unique, c'est l'autoriser à l'avenir, à décider au présent de ses jours l'avenir qu'il souhaite risquer à la première personne du singulier avec et au milieu d'autres. C'est ouvrir, à sa modeste place, la possibilité qu'un acteur de l'histoire collective participe vraiment, avec épreuve mais sans malheur, au futur du monde. Tel est l'accompagnement de la mémoire qui est comme un second engendrement : après avoir fait naître, il convient d'adopter, il faut engendrer. N'est-ce pas comme une célébration, au rythme des jours, dans les nuances inventives de l'éducation, de notre liberté à l'égard d'un temps auquel on apprend aussi par là à consentir ?

Nos célébrations religieuses, chrétiennes, reposent sur cette mémoire-là que nous nommons « mémorial » : nous faisons « en mémoire de », nous allons au-delà du souvenir, nous ne voulons pas occulter l'origine, nous attestons que nous tenons debout, aujourd'hui, par la Présence d'un Autre qui n'est pas là directement pour nous soutenir, mais nous a autorisé, définitivement, à pouvoir parler en son nom. Vraie paternité que recherche vivement notre temps.

L'impératif de la Loi

Le temps marque et qualifie les différences. C'est la Loi. Impérative, elle tranche, mais elle permet de pouvoir vivre ensemble en se respectant mutuellement. Sinon, c'est la confusion qui engendre les pires violences. Le temps met chacun à sa place. Nous le craignons, car cela nous met face à notre responsabilité. Nous devrions l'aimer, car cela nous autorise à avoir notre place, permet à l'autre d'occuper la sienne et nous ouvre tous à la relation.

Moi, c'est moi ; l'autre, c'est l'autre. Précepte inconditionnel, mais aujourd'hui fort mal interprété. Moi. L'autre.

Occasion de toutes les régressions. Il suffirait que je défende mon territoire pour que tout aille bien : c'est aller vers l'isolement, le narcissisme, l'égoïsme. Pas davantage qu'il ne suffirait, mais le fait est plus rare, que je me sacrifie pour l'autre, sauf à devenir à ce point coupable que cet autre-là en viendrait à prendre toute la place. Mauvaise interprétation christianisante ! Le temps qui impose sa loi force aussi au respect. De la même manière que l'autre est autre et donc fondamentalement respectable, ainsi suis-je seul au monde de mon espèce. Obligation. Point de départ et d'arrivée de la morale, des mœurs, du vivre ensemble avec lequel peine notre culture.

Juste position de la sexualité aussi. Il y a des hommes, il y a des femmes, il y a des enfants, il y a des adultes. Aucun de ceux-là n'est à confondre. Les temps, les âges, les itinéraires, les maturations : chaque réalité revendique heureusement sa différence et exige des autres le vrai respect, celui qui accepte les frontières et marque les limites. La juste distance. Ni confusion pédophile, ni jalousie de n'être plus jeune, ni envie d'être vieux avant l'âge. Chacun et chacune à sa place, en son lieu et en son temps pour pouvoir inventer ensemble l'habitation d'un monde commun. On ne peut pas être tout. On ne doit pas être rien. La Loi.

Célébration encore : il est beau et il est bon de n'être pas identiques. Que faisons-nous dans nos célébrations chrétiennes sinon de glorifier de multiples manières un Dieu qui aime considérer face à Lui des hommes et des femmes singuliers, et qui a aimé cette « pluralité d'uniques » à ce point qu'Il a voulu se manifester dans la chair de l'homme dans un vivant unique, spécifique : Jésus, le Christ ?

Le courage de l'utopie

Façonnés par la mémoire, situés par la Loi. L'œuvre du temps sur les hommes est implacable, mais juste, puisqu'elle leur ouvre ni plus ni moins que la route vers la vérité et vers la liberté.

Alors il devient possible de viser l'avenir, la plus belle et la plus inquiétante des figures du temps. Belle car recelant tous les possibles. Inquiétante car non connue, ignorée. Grande peur de notre culture : de quoi l'avenir sera-t-il fait ? Mais il n'a jamais été fait d'autre chose que de nos décisions présentes, pour notre vie personnelle et pour notre vie commune. La définition de l'utopie est à cette hauteur : nous déterminer au présent. Elle n'est pas le risque pris au hasard, comme on joue aux dés. Elle est cette décision volontaire, sereine et grave de construire au présent ce que nous souhaitons vivre demain. Rien n'atteste que ce sera comme nous l'avons projeté. Rien ne dit l'inverse non plus. L'avenir est libre. Le temps reste libre. L'homme reste souverain. Dans cette ambiance de profonde vérité, de sens, l'homme s'élève à son maximum de rationalité et de dignité, parce qu'il y a la mémoire, parce qu'il y a la Loi.

La notion de responsabilité prend ici tout son sens. Responsabilité, répondre de, répondre à...

Donner ma réponse, donner notre réponse. C'est un don et non un pouvoir. Le courage de la parole et de l'action, l'audace d'une place tenue, d'une parole donnée et fidèlement portée. Cette réponse, qui traverse le serment à soi-même, la promesse faite aux autres, la solidarité osée, le politique envisagé, n'est pas une recette, une certitude assénée ou l'alchimie trompeuse de la boule de cristal. Elle est une attestation bien humaine que l'on peut être libre sans tout savoir. Le temps reste libre. L'homme reste libre.

Nos célébrations chrétiennes usent de cette parole libre et libérée. Ses formes sont diverses et inventives. Elle ne se plaît guère dans les discours surchargés ; elle préfère plutôt le silence, la qualité du regard, la profondeur de la respiration, la justesse des gestes.

On l'aura compris : notre tradition chrétienne entretient une complicité certaine avec le temps. Non que les chrétiens possèdent des solutions que d'autres n'auraient pas, non qu'ils aient à donner des leçons à qui que ce soit. Notre tradition, notre mémoire sont celles de la Loi et de la promesse au nom d'un Dieu incarné dans l'histoire, un Dieu qui s'est risqué dans le temps et veut des hommes et des

femmes vrais et libres dans le temps. Des hommes et des femmes modestes et fermes dans leurs décisions. Des hommes et des femmes qui préfèrent souvent le silence aux discours, les questions tenues aux dogmes assénés.

LUC PAREYDT, s.j.

Résumé

Le temps nous contraint. Nous ne pouvons ni le saisir ni l'occulter ni en user selon notre bon vouloir. Il traverse toutes les formes de notre existence : corps, relations, actions. Il est comme un défi constamment opposé à notre besoin de liberté. Notre culture si avide de maîtrise, de prévisions et de préventions le considère comme un ennemi. Pourtant, le temps est la possibilité qui nous est donnée d'habiter notre vie d'un sens, d'une liberté. Il nous invite à poser des décisions en exigeant de nous la rigueur de la vérité. La tradition chrétienne, les célébrations qu'elle nous propose, la promesse qu'elle nous fait de cheminer avec un Dieu qui s'est incarné dans le temps, peuvent être un point de vue utile pour notre monde.